d'abord me rendre ce que j'ai fait pour toi, viens me seconder dans un saint devoir, je ne te demande qu'un instant.

Elle aide l'officier à se relever, et l'entraîne derrière elle, sans s'apercevoir que le froid l'avait tellement engourdi qu'il ne pouvait plus marcher.

—Attends un peu, lui dit-elle enfin, en le voyant défaillir, je vais te rendre toutes tes forces.

Et le quittant une minute, elle ramasse quelques branches, y joint des bernous épars sur la terre, heurte vivement deux cailloux, et parvient à allumer du feu. Une douce chaleur ranime le Français.

—Es-tu fort maintenant, peux-tu me suivre ? dit l'Arabe en attachant ses yeux sur ceux de son ennemi.

—Partout où tu voudras, répond le blessé.

—Viens donc....

Et la jeune fille se dirige vers le cadavre du cheik. Là, elle montre au Français la place qu'elle a déjà creusée.

—Travaille un peu à ton tour, c'est pour ensevelir mon père ; quand tu seras las, je te remplacerai ; hâtons-nous.

L'officier obéit aux ordres de sa bienfaitrice, mais bientôt encore ses forces trahissent son dévouement. La jeune fille alors reprend énergiquement sa tâche, et au bout d'une heure la fosse est achevée. Les deux jeunes gens soulèvent le corps, le roulent dans les plis d'un riche bernous et le descendent dans la terre.

L'Arabe avait travaillé avec un courage fébrile, pas une larme ne s'était échappée de ses yeux durant l'opération ; mais quand elle se pencha sur le cadavre inhumé, ses sanglots éclatèrent, elle se précipita dans la fosse, et l'officier eut grand'peine à l'en arracher. Il la prit dans ses bras, l'enveloppa d'un haïk et la déposa sur un affût de canon. Un morne désespoir avait succédé aux cris et aux sanglots. L'enfant vit en silence couvrir de terre humide la dépouille de son père.

La nuit approchait quand tout fut terminé.

Il fallait quitter ce lieu au risque d'être dévoré par les bêtes fauves, pris par les Arabes, ou gelé par le froid. Le Français songeait seul à ces dangers, car sa compagne semblait anéantie par la douleur. Sa résolution fut bientôt prise ; trouvant désormais son sort lié à celui de l'Arabe, il ne lui vint pas à l'esprit de se séparer d'elle. Il s'avance vers un cheval qui errait veuf de son cavalier, le prend par la bride et propose à la jeune fille de le monter avec lui.

— Si nous arrivons à Bone, lui dit-il, mon premier soin sera de vous faire reconduire où vous voudrez.

La pauvre enfant, sans avoir l'air d'entendre, va s'agenouiller une dernière fois sur la fosse, y murmure quelques mystérieuses paroles, et se laisse installer sans résistance sur le cheval ; l'officier la soutient d'un bras, et tous deux partent au galop.

Bientôt succombant à la fatigue, l'enfant perd connaissance, et l'officier continue sa route avec ce doux fardeau.

Lorsque le jour parut, la joie du Français fut grande en apercevant des uniformes français. Il s'arrête, dépose à terre la jeune fille, et se fait reconnaître par les soldats. Mais tandis qu'il explique sa position au sergent qui les conduisait, un cri aigu se fait entendre, il se retourne et voit l'Arabe insultée par des misérables, qui voulaient venger sur elle leur défaite. L'un d'eux avait déjà saisi la jeune fille et l'entraînait brutalement. Arthur s'élance contre lui, l'étend à terre d'un coup de sabre, puis faisant à l'Arabe un rempart de son corps, il s'apprête à tenir tête au reste de la troupe. Mais intimidés par une si vive résistance, et rendus à la raison par un instant de réflexion, les soldats rentrent dans le devoir, et par un revirement subit, ils offrent leurs secours à l'officier. Celui-ci, songeant alors que la clémence est le parti le plus sage, accepte leurs excuses, leur promet l'oubli, et l'escorte reprend la route de Bone.

II.—ARTHUR ET SIDIAH.

Un mois plus tard, un brick, frété en secret, quittait nuitamment la rade d'Alger, et cinglait vers la France.

Assis dans une cabine élégante, le vicomte Arthur de Ligneul, officier d'état-major en congé, songeait à son pays, à sa mère qu'il allait revoir,—tandis que près de lui une jeune fille, portant le costume des femmes arabes, le contemplait dans une muette extase.

Cette jeune fille était Sidiah, la fille de Ben-Abdalla, cheik del Biban,—la même qui avait sauvé M. de Ligneul et qu'il avait sauvé à son tour.

On devine quels sentiments avaient succédé chez l'Arabe à l'aversion que le Français lui avait inspirée sur le champ de bataille....

—Encore quelques jours, ma belle Sidiah, et je vous aurai rendu une mère, disait Arthur à sa campagne. Parlons de notre bonheur à venir, ne le voulez-vous pas ?

—Mon avenir c'est vous, répliquait la jeune Arabe. Que peut vouloir votre *esclave*, si ce n'est ce que voulez ?

La musulmane ne pouvait comprendre, malgré toute la tendresse du vicomte, qu'une femme fût autre chose qu'une *esclave*, pour un homme, et surtout pour un étranger.

—Mon esclave ! reprit Arthur.... toujours ce mot odieux !

—Je suis si heureuse de vous appartenir ! Personne ne se soucie de la pauvre Sidiah depuis que le cheik est mort. Ne me refusez donc pas le nom qui m'enchaîne à vous.

—Vous êtes libre comme moi-même, enfant. Et si vous m'aimez un jour, vous serez ma femme.

—Si je vous aime un jour ?.... comment faire pour ne pas vous aimer ?

Et la pauvre Arabe, tombant à genoux devant l'officier, couvrait ses deux mains de larmes reconnaissantes.

—Mais avant ce beau jour qui doit nous unir à jamais, il faut vous initier, ma chère sauvage, aux mystères de notre civilisation, et surtout à ceux de notre foi.

—Réglez ma destinée comme il vous plaira, pourvu que vous ne me parliez plus de nous séparer. Oh ! c'est là ce qui me rend triste jusqu'à la mort !

Les jours de la traversée s'écoulèrent dans ces entretiens, trop souvent interrompus pour Sidiah par les soins du voyage.

III.—EN FRANCE.

Mme de Ligneul, retirée dans sa villa d'Enghien, attendait son fils avec une impatience maternelle. Aussi, quand un soir Arthur fit son entrée dans le salon de la comtesse, il fut reçu avec des larmes et des baisers sans nombre.

Absorbé par la joie de revoir sa mère qu'il aimait avec passion, occupé à répondre aux mille questions qui suivent un retour si longtemps désiré, M. de Ligneul avait retardé la présentation de Sidiah, qui restait à demi cachée dans les plis d'une portière....

Mais arrivé bientôt au récit de la bataille de N.., des blessures qu'il y avait reçues et de la circonstance miraculeuse qui l'avait sauvé,—tandis que sa mère tremblait de tous ses membres au